

HEURTS NON LOCALISÉS

(ou comment sauver Blanche)

St Batsal - 1998

Sûrement je suis aux aguets, mais pas de la manière dont on m'en parla.

Il y avait tous ces sacs emplis de gravats, de morceaux de métal, de verre, de blocs d'affiches détremvés et jetés dans la cour, et de branches d'acacias, de leurs racines filant encore il y a un instant dans la couche de rebuts et qui entravaient nos pelletées.

C'est seulement ensuite que l'on est monté à l'étage de la maison. Les gravats possédaient là des arêtes plus sèches ; les sacs, utilisés en bas, seraient trop fragile ici. On approchait alors de la fenêtre les rebuts encombrants, les bastaings, de plus larges planches qui avaient servi de base pour des sortes de lits qu'ils s'étaient faits, avec des palettes et des morceaux de bois. On pensait installer la benne au dessous de la fenêtre et tout jeter de l'étage.

De la salle de bain, je sortais les planches les plus longues. Malgré les tas de briques cassées et prises encore dans du plâtre, les agglomérats que cela formait avec les blocs de béton, j'accédai à une baignoire. C'est là que j'ai trouvé la poupée. Sous la baignoire, il y avait un pantalon enroulé et quelque chose y était enfermé. Je le déroulai et une poupée blonde apparut. Les cheveux propres et brillants, les vêtements clairs et nets, en tissu de coton (et non en feutre) sans déchirures, le visage exempt de traces, sans même de poussière sur l'enveloppe des yeux. Cela faisait un drôle d'effet, au milieu de la maison, inoccupée depuis 7 ans et dont les murs avaient été à moitié détruits, les planchers arrachés, les tuyaux de cuivres enlevés, et après avoir nous-mêmes déraciné les acacias qui poussaient dans la cour dans une matière privée de terre et posée sur le béton. Je fus troublé de cette découverte. Et également par l'exhumation dans la cour, plus tôt, d'un couteau, seul autre objet récupéré parmi les 50 sacs de déchets. Seule autre chose que la pourriture ne rongerait pas. Un couteau muni d'une lame longue, de presque 20 centimètres.

Il se passait quelque chose. Je fis part de mon trouble et, le racontant, de ce qui se montrait alors ; quelque chose à écrire qui se formait. Et c'est là qu'on me dit que j'étais toujours à l'affût. Peut-être, mais pas de l'objet sur lequel on pensait voir agir ma vigilance ; pas sur l'écriture. Il n'y avait là aucun but. C'était plutôt comme si dans le voisinage entre les objets et moi se passait quelque chose, ou que ce milieu lui-même était sur le point d'émerger, qu'entre des espaces isolés et étrangers soudain un phénomène se produisait et provoquait un effet dont maintenant la quête, la composition, serait d'en trouver le nom propre, ainsi que la manière de le nommer. Si le phénomène était soudain, que les espaces deviennent étrangers l'était aussi et venait du réel de leur mise en connexité des espaces qui sans cela seraient demeurés sans vie, sans réel. Tout cela ne tenait, ou ne tiendrait, que par l'inquiétude attentive qui se formait et dont peut-être je ne suis ici que l'outil. Tout cela n'est qu'inquiétude, désir. Parmi ces espaces distincts (le lieu, la découverte et ma présence), apparemment sans rapports entre eux, quelque chose était arrivé, fait d'inconnu et de fragilité intense, une sorte de gaz dont il fallait conserver le chuintement, le préciser et le consolider, et tout autant demeurer vigilant quant à l'action ignorée qu'il aurait sur l'organisme, la raison et la peur.

Et surtout, c'est avant que j'avais été aux aguets : au moment où, bien avant la découverte de la poupée, j'avais isolé le long couteau de la montagne de déchets, sans pour cela rien voir d'autre que le couteau lui-même. Aucune sorte de projection, ni même de beauté dans l'objet, juste son surgissement.

Je pensais à ceux qui avait caché et protégé la poupée. A leur geste, à la mécanique de leur esprit. Ils avaient habité là, parmi les déchets, les débris de murs et les reliefs de leur pans dressés, dans le froid et sans électricité ni eau. Il s'était passé quelque chose pour que la poupée restât là, sans qu'on vienne la rechercher, alors qu'on avait tenté de la sauver de la saleté avec tant de soin.

Si je voulais retrouver ce qui avait eu lieu, il fallait conserver la poupée et le couteau. Me séparant de la poupée, cela tuait le couteau, niait son existence hors de l'utilité quotidienne qu'il réintégrerait peut-être. Et je sentais un danger à me débarrasser du couteau si je conservais la poupée. Les garder en mémoire ne suffisait pas ; j'avais la sensation là aussi qu'une menace pourrait naître en me séparant des deux de cette manière, en supprimant la

possibilité de toucher et de voir. Tout cela dans la mesure où je restais en rapport avec le lieu de la découverte.

Terminer le livre avec l'obsédé par les blondes-platines ne m'aida pas. Je n'attendais rien de tel, ni rien d'autre. Et le livre était assez mauvais. Plutôt, on aurait pu en soustraire la moitié des pages, dans n'importe quel sens. Je commençais un autre roman noir, avec encore une histoire de blonde qui poursuit un type. C'est « l'ange de la mort », blonde, toujours habillée de noir, elle apparaît dans le voisinage et la mort survient. Cette blonde en veut particulièrement au personnage principal (c'est tout au moins ce qu'il croit) elle le poursuit depuis l'enfance. Il a toujours réussi à fuir. L'auteur fait des sauts incroyables, dans le temps et dans l'espace, en quelques lignes. C'est très énergique, clair et direct, dans les mots et dans les actions.

La poupée blonde est installée dans la chambre, assise, juste à l'entrée, sous l'interrupteur. Le couteau est dans la cuisine. Il n'a pas été déplacé, depuis le nettoyage il se trouve du côté de l'égouttoir de l'évier. Je compte l'aiguiser, et pense qu'on peut s'en servir de manière quotidienne, sans que cette utilisation ne vienne nuire aux rapports entre cette chose et la poupée, le lieu de la découverte et moi. La poupée et le couteau, s'ils ne demeurent pas à proximité immédiate, demeurent tout de même en voisinage dans l'appartement. Ce voisinage est nécessaire.

Je descend la poupée de son emplacement. L'habitante de la chambre est revenue et déteste les poupées. Petite fille, elle les jetait. Je la place derrière un coffre, hors de sa vue depuis le lit. Elle demeure dans la chambre toutefois. Je suis extrêmement ennuyé maintenant. Je pensais que l'habitante de la chambre serait sensible à la découverte de la poupée dans le lieu où je l'ai trouvée (à l'instar de l'avant-découverte, cela faisait exister entre le lieu et moi une liaison), je lui ai expliqué comment je l'ai découverte, et elle sait aussi quels immondices recouvraient l'endroit. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle sente la même chose émerger, en tous cas pas avec la même intensité. Sa haine des poupées était plus forte et je l'ai descendue derrière le coffre. Je ne sais plus quoi faire maintenant. Et que cette émergence ne soit pas partagée avec l'habitante de la chambre a atténué ce qui se passe en moi. Ou peut-être cette indifférence à la découverte a-t-elle fait glisser plus vite ce désir vers son amoindrissement ; cette sorte de désir avec la poupée, le couteau et le lieu où ces objets ont été trouvés.

Il faut la déplacer encore, la faire disparaître de la chambre ; c'est qu'elle reste visible de certains endroits. La poupée est à terre, appuyée et assise contre le mur et accotée à un coffre, et sur les 180° qui subsistent, elle est visible pendant environ 60. Du lit, elle ne l'est pas, et cela jusqu'à un certain point, situé juste avant d'être à distance suffisante pour ouvrir la porte de la penderie. La poupée est également invisible en entrant dans la pièce — à condition toutefois que le vantail soit un peu tiré ; s'il est plaqué contre le mur, les pieds et une partie des jambes apparaissent — mais dès la porte franchie, si les yeux se portent plus bas vers le coffre, la poupée se montre et continue de paraître pendant, environ, le premier quart du lit, un peu moins peut-être, mais un seul fragment de membre suffit à l'imaginer entière.

Je me fiche aussi des poupées, des couteaux. Comme un peu de tout. C'est plutôt que rien n'a ma préférence ; mais si quelque chose naît entre un objet, ou une personne, et moi, même un événement infime, de cette fissure entre les choses vont émerger et se propager toutes les hordes de mon imagination, de mon amour. Je ne me mettrai pas à aimer les poupées, les couteaux, mais une poupée, un couteau, une personne, un lieu, une rencontre. Ou un moment, que je pourrais redouter s'il se montre ; comme de voir la Lune en plein jour.

Il devient nécessaire de changer la poupée de place. Il est trop tard aussi pour que je m'en sépare. Plus le temps passera avec sa présence près de moi, plus le danger va croître. Il faut que la poupée soit déplacée car l'habitante de la chambre, même si ce n'est pas visible sur son visage, audible dans ses paroles, est touchée profondément par certaines choses. Et je

me dis que cette poupée évoque, et remue peut-être des choses très fortes, enfouies en elle, et je ne veux pas amoindrir sa force fragile. Si elle dit qu'elle jetait ainsi, fillette, les poupées, c'est vrai, et elle n'est pas du genre non plus à faire des gestes pour rien, ce sont toujours des gestes dont il semble qu'ils viennent de loin, qu'ils ont mûri avant de se montrer. On peut croire parfois que ces mouvements ne lui vont pas ; c'est qu'une fois mûris ils se détachent complètement de son apparence à elle. Ainsi je la vois bien jeter une poupée avec violence, en haïssant vivement l'objet, sans qu'aucun sentiment violent ou de haine ne vienne paraître.

Comment faire avec la poupée ? Il m'est difficile de la dissimuler, de la rouler dans quelque tissu et dans un coin inaccessible à la vue. Ce serait comme une facile trahison au désir qui court entre nous. Le couteau n'est plus sur l'égouttoir de l'évier. Je n'ai pas le souvenir pourtant de l'avoir déplacé. Ce n'est pas l'habitante de la chambre qui a agi sur sa visibilité ; je l'ai alertée de cette présence et j'ai raconté la découverte, et elle m'a demandé de décrire la lame, et je lui ai donné la marque. J'ai parlé d'une lame très longue, d'une extrémité privée de pointe, et même de rouille.

Un répit de quelques jours ; l'habitante sera absente. Cela va permettre de penser à tout cela.

Je viens d'envisager de placer ces objets ensembles — si toutefois le couteau n'a pas disparu définitivement — dans une des cheminées de l'appartement. J'ai vu du papier journal dépasser dans le haut de l'âtre. La poupée et le couteau pénétreraient sûrement dans le conduit, et je replacerais le bouchon de papier. De plus, cet appartement va être libéré bientôt — et les personnes qui y vivent habiter le lieu de la découverte —, et c'est drôle d'imaginer les prochains locataires enlever le bouchon pour inspecter le conduit avant de le faire ramoner, de les voir faire cette découverte. Ils enlèvent le papier journal, un bloc de tissu tombe — cela emballe quelque chose, à n'en pas douter —, il est couvert de suie, on le déroule et apparaît une poupée blonde vêtue de beaux habits, tout propres, en compagnie d'un couteau dont la lame brille. Peut-être le couteau est-il planté dans la poupée, de bas en haut, que l'extrémité privée de pointe a cependant réussi à transpercer le sommet du crâne (le manche est d'abord invisible, caché par les pans de la robe en coton). Mais je ne mettrai pas en œuvre cette idée ; c'est que j' imagine faire moi-même cette découverte, qui me donnerait une grande inquiétude, et de même, agissant de la sorte je ne cesserais pas de penser à cet acte, une fois accompli, sans pouvoir de le détacher du tourment qu'en moi il provoquerait en trouvant moi-même l'objet.

Depuis 7 ans le lieu était à l'abandon, sinon qu'en cet abandon vivaient des squatters. C'était une petite usine, ou plutôt un gros atelier. Sur la façade, en grosses lettres capitales : RÉPARATION MOTEURS ÉLECTRIQUES. On l'appelle l'Usine aujourd'hui. Elle va être transformée en habitation. Elle est limitée par deux des angles d'un triangle rectangle formé par un bloc de maisons (les deux angles les plus ouverts). L'atelier s'étend tout au long du plus petit côté, la rue du docteur Papillon, puis un peu avant l'angle et dans le prolongement de l'atelier s'élève une maison, dont deux fenêtres donnent sur la petite rue, et deux autres sur le Cours Tolstoï. Sur le Cours, se dresse un immense portail coulissant en métal, à gauche de la maison, dans lequel est pratiquée une ouverture de la taille d'une porte ordinaire et qui à l'heure actuelle demeure le seul accès vers l'intérieur, le portail ne roulant pas. Il est couvert de multiples couches d'affiches, qui annoncent des dates de concerts, et donnent des numéros de téléphone, des codes d'accès à des messageries du Minitel.

Pour l'instant, rien ne permet, de l'intérieur, de passer de l'atelier à la petite maison ; il faut passer dehors, un escalier, un petit hall qui distribue les trois chambres, la cuisine, et la salle de bain où sous la baignoire j'ai découvert la poupée, puis repasser par la cour pour se rendre dans l'atelier.

Deux des outils les plus utilisés, avec le pied-de-biche ont été vraisemblablement volés. Immédiatement je me suis demandé si le vol n'avait pas été commis par des personnes venues rechercher la poupée. Ils se sont glissés par la porte agencée dans le grand portail métallique. La partie inférieure est pliée et permet, du trottoir et en se couchant, de pénétrer dans la cour. De l'intérieur, on voit une épaisse ligne de rouille qui court dans la pliure. Sinon au ras du sol, et tout le long du grand portail bleu, il n'existe pas d'autre point de rouille, tout au moins aussi étendu.

Ce genre de considérations déjà m'avait traversé l'esprit ; que la poupée, si bien protégée de la saleté et de la vue, n'était pas abandonnée à jamais ; et seulement préservée et abritée dans l'attente de jours meilleurs pour les possesseurs de l'objet. Dans l'attente de trouver un autre endroit où loger, où, dans l'errance de cette recherche, le risque est de se faire ramasser par la police ; en ce cas la poupée demeurerait libre et protégée — et peut-être a-t-elle été cachée là, précipitamment, lors d'une opération policière afin de vider les lieux.

Plusieurs fois j'ai donc eu la vision de gens qui se présentaient au grand portail bleu et, regardant par dessus l'épaule afin de constater ce qui s'était passé depuis leur départ, par des voies détournées parvenir à l'objet de leur visite : voir si la poupée était encore là et l'emmener. La libérer de son isolement, salvateur sûrement, mais auquel on avait été forcé, et en finir soi-même avec cette séparation. J'imaginai pour cette opération des adultes se déplacer. Une autre fois je voyais arriver, des années plus tard, une jeune fille ; elle avait habité là, fillette, avec ses parents, et y avait laissé une poupée, blonde, avec de beaux vêtements de coton et enroulée dans un pantalon. Cette jeune fille avait quitté la région, et voyagé, un peu partout et surtout en Asie, du côté de l'Inde, et en Thaïlande, sans jamais parvenir à oublier la vie ici avec sa poupée et, bien qu'habitant maintenant une autre ville, elle avait fait le voyage pour rechercher la compagne de ses jeunes années.

Voilà où mènent les disparitions. Cette histoire peut aussi bien se dérouler de la sorte ; un peu plus tôt dans le temps, avec la même jeune fille un peu plus jeune, et un peu plus troublée, fébrile même et dans l'urgence, qui viendrait récupérer la poupée avant d'autres personnes, lancées dans cette même recherche, mais visant à ouvrir le jouet afin d'y retrouver un trésor caché là à l'époque, trésor qui représente bien peu de chose aux yeux de la jeune fille à côté de l'amour porté à sa poupée, son désir de la retrouver entière et non éventrée.

Elle est encore assise par terre dans la chambre, accotée au coffre. Je n'ai fait aucune

recherche au sujet du couteau, et occupant pourtant souvent la cuisine, y ouvrant fréquemment des tiroirs, des placards, et me servant quotidiennement d'outils rangés là, je n'ai pas même croisé un éclat de sa lame. J'ai plutôt — faisant durer son invisibilité, et repoussant sans cesse sa recherche — l'impression d'être ébloui par son absence.

Je fus éloigné de la poupée, et repensais à elle lorsque mon regard croisait/mais c'est plutôt soudainement qu'elle revint en mémoire ; je ne pensais nullement à la poupée durant trois semaines, éloigné d'elle de cinq heures de train, ce train qui m'avait ramené vers les amis, les connaissances, dont le silence de l'une d'elles, et surtout le désarroi que j'avais senti dans la voix, exprimé clairement par la suite (« non, ça ne va pas ») au téléphone, m'inquiétait, et j'avais décidé d'appeler ce jour, de prendre des nouvelles, et les deux numéros où la joindre sonnaient dans le vide, et cela m'inquiéta davantage ; je savais l'entourage de cette connaissance frappé par un drame, quelqu'un était mort, et je l'avais appris par un garçon qui la fréquentait souvent et qui n'avait pas laissé le nom du mort, ni la manière dont c'était arrivé, sur le répondeur. Je ne l'avais pas rappelé, ni l'autre, et ce jour où la sonnerie retentissait dans le vide, tout au moins dans le vide de mon oreille, m'alarma. Je tentai à nouveau le premier numéro de téléphone et le répondeur n'était pas branché. Face à moi, j'aperçus une poupée, que j'avais oubliée. C'est un poupon, un baigneur plutôt, couché sur le flanc, le ventre ouvert, les cheveux ébouriffés, et qu'il a toujours eu dépeignés de la sorte, et c'est cela qui m'a décidé à pratiquer l'ouverture ventrale, après maintes hésitations et un sentiment de culpabilité, ou plutôt dans la frayeur de faire naître un signe, ou que cette dissection ne soit le signe d'un autre événement en train de me déborder. La tentative de mettre en œuvre une idée pourtant l'emportai, grâce aux cheveux qui toujours m'avaient choqué par leur ajustement maladroit, le mauvais pli que la tignasse arborait définitivement, et l'œil surtout, l'œil droit, dont la paupière se relevait de temps à autre, incidemment, et qui, à côté de l'autre, d'une clarté de bleu pur, et avec l'ébouriffement, donnait au baigneur la figure figée d'un moment de folie intense ; j'ouvrai le ventre et tentai d'y glisser un bracelet métallique, en vain. Je fus extrêmement troublé par le geste infructueux, il affermissait ma vision d'un signe et corroborait l'émergence d'un drame, étranger pour l'instant au monde et qui ne manquerait pas de l'approcher, de l'infiltrer et d'exploser un jour ou l'autre en lui, le fissurant et ouvrant une brèche aussi large que celle pratiquée dans le baigneur et inscrivant ainsi, à rebours, en ce jour de dissection, la nature de la révélation qui s'était faite sentir et que malgré l'inquiétude j'avais ignorée, et provoquée de surcroît, puisqu'en ayant perçu son flottement je m'étais toutefois saisi d'un cutter afin d'ouvrir un ovale entre le relief naissant des seins et le nombril, avant de m'apercevoir de l'inutilité de cette action. J'avais essayé de me reprendre, de continuer le geste et qu'il devienne un mouvement encore contrôlé, ainsi que je l'entrevois au début de ma lancée ; j'arrachai les bras du baigneur, ou plutôt les déboitai de leur enchâssement dans les épaules pour les insérer au centre d'une boîte ronde ; les bras, ainsi agencés dans la boîte de bois léger, purent tenir le bracelet et une fois le couvercle soulevé le tendre à la personne à qui il était destiné : à l'habitante de la chambre, où l'autre poupée, la blonde, n'habitait pas à cette époque. Le bébé articulé, son ventre, fut rempli de la petite robe bleue turquoise dont il avait été dévêtu en vue de la dissection.

Je raccrochai le combiné et, le regard demeurant face au baigneur, soutenu par le vide téléphonique, l'image de la poupée blonde encore assise près du coffre se forma, et toute l'histoire qui était la sienne, et que je découvrais, malgré la période d'absence auprès d'elle et bien qu'elle fut privée de mes pensées, toute son histoire déferlait, sans toutefois me submerger, mais que tout remonte en un instant si court n'éloignait en rien cette réminiscence de la force d'un déferlement. Je me demandais si le mort n'était pas la personne que je tentais de joindre.

Disons Clément.

Et l'habitante de la chambre : Léa.

La fille qui avait côtoyé la poupée dans son enfance, et s'était faite connaître pendant mon absence à Ray — un habitant de l'appartement qui doit être libéré, et qui résidera bientôt à l'Usine ; le grand portail donnant sur le Cours Tolstoï avait été redressé, il glissait maintenant dans ses rainures et on avait ainsi pu faire entrer une benne que Ray s'occupait d'emplir des sacs de gravats constitués ensemble, à l'époque où j'avais découvert la poupée, le couteau, et où il m'avait dit être à l'affût. Malgré le masque, qui protégeait sa respiration

de la poussière, Ray avait été forcé de s'arrêter et de vomir et c'est en revenant du jardin, et se relevant après s'être saisi d'une bouteille d'eau que la fille était apparue. Il avait pensé à moi — Antonin ; à cause de la chevelure de la fille, croyant voir la poupée, sa blondeur et ses boucles découvertes à l'époque, et des vêtements qu'elle portait, à sa taille, mais qui n'étaient plus de son âge. Il la vit paraître en dépassant la montagne de gravats maintenant entassés dans la benne. Ses pieds étaient chaussés de Babies, ces chaussures à bout rond, dégageant le coup de pied et le barrant d'une épaisse bride, sans talons. Troublé par la ressemblance, Ray avait porté son regard sur l'appui d'une fenêtre de l'appentis, où le couteau avait été posé lors de sa découverte, comme par réflexe, bien qu'il sût que l'arme, ou l'outil, était quelque part dans l'appartement où il vivait encore. Rien sur l'appui, sinon des éclats bleu de charpente, et de verre ; il revoyait le couteau sur l'évier de l'appartement, où il avait traîné longtemps avant de disparaître. Il s'était approché, avait salué de sa voix bizarre et déformée, et la fille avait eu un mouvement de recul, à cause de la marque pâle, celle de son teint, laissé par le masque autour de la bouche et sur le nez et qui apparaissait au milieu d'un visage noirci par la poussière. La fille parut, maintenant qu'il la voyait de manière plus proche, encore plus étrange, ses vêtements de fillette se trouvèrent plus déplacés encore ; elle avait la figure de ceux qui voyagent souvent.

« Je m'appelle Blanche, je jette juste un coup d'œil, je vois pour la première fois ce portail ouvert, c'est juste la surprise qui m'arrête. Tout ce qui est dans la benne se trouvait dans la maison ? Quand on nettoie tant de pièces et qu'on les vide de tant de choses on doit faire de sacrées découvertes », elle regardait partout autour, et scrutait les sacs de gravats, en fouillait les plis, puis revenait soudainement vers Ray, muet incessamment et dans le trouble, et qui vit ses mains étreindre quelque chose, une sorte de serviette dont le moelleux créait une épaisseur, en coton doux à ce qu'il semblait, parfaitement pliée et dont pourtant des pans se détachaient par l'étreinte des doigts et Ray s'étonna alors des vastes dimensions du tissu, des nombreuses pliures qui en formaient le bloc, ce devait être un linge, mais transformé en « doudou » par la fille, de ces morceaux de tissus que les enfants pressent et froissent dans leurs mains en suçant leur pouce lorsqu'il dorment et même tout en se déplaçant. Blanche n'avait pas de sac à main avec elle, juste la pièce de tissu. Elle sentit Ray se faire la remarque, et dit que c'était juste un souvenir d'enfance, ne se cachait rien d'inquiétant dans ces pliures, et se mit à rire en précisant que fillette elle avait donné le nom d'un chat à ce doudou, enfin un prénom de femme qu'on avait pris pour appeler le chat. Elle avait interrogé Ray aussi, sur ses projets dans l'édifice, s'il comptait y habiter, et transformer l'intérieur, changer l'affectation de certaines pièces, comme par exemple parfois on déplace une salle de bain, et alors dans l'ancienne il faut tout enlever, et désolidariser la baignoire du sol, des choses comme ça. Et Ray avait dit « oui justement la salle de » et Blanche avait fui. Ainsi, cette fille, Blanche.

Donc Clément (mort), Léa, Ray, Antonin, et Blanche, qui revenait de longues années de voyages en Asie, au sud d'une courbe que trace l'Himalaya, de Kaboul à Nâgpur, de Rangoon à Bangkok, puis joignant les rives du Fleuve Bleu, le Yang-tseu-kiang, au limites du Tibet et le suivant un moment avant de remonter en direction de T'sing-tao, que Gengis Khan et ses hordes avaient eu tant de mal à conquérir, ou qui sans cesse avait changé de mains pendant de longues années, elle ne s'était pas trop souvenue, mais elle voulait s'y rendre tant cette région l'inspirait et était imprégnée d'histoire mongole, et chinoise aussi, mais c'est la mongole qui l'avait attirée, tous ses noms et comment s'organisait ces nomades, et son désir l'avait poussée plus au nord, et à longer l'actuelle limite septentrionale de la Mongolie, par le lac Baïkal, puis Irkoutsk, pour ensuite suivre au sud du lac Balkhach la Route de la Soie, et peut-être avait-elle rejoint Kaboul, fermant ainsi une boucle autour du plateau Tibétain et du désert de Gobi, afin d'y mourir peut-être, de s'éteindre doucement, de vaciller en racontant ses voyages, l'incessant voyage d'un murmure qui s'affaiblit, et faire des livres dans un style journalistique, c'est à dire sans aucun style ; elle avait considéré cette idée comme bonne, disons très mauvaise sinon en

L'assortissant de mensonges, en y insérant des événements faux et peu scandaleux, des occurrences qu'elle aurait lentement courbées, qu'à la lecture on aurait suivies sans douter et auxquelles, tout à coup, elle aurait fait rencontré le souffle d'un vent préparé imperceptiblement, un courant ascendant créant une sorte de faux brouillage, du réel, et une impossibilité de situer les pôles du vrai certifié (d'un vrai négocié, élu) et de la légende, ce vrai qu'elle faisait émerger.

Telle ne fut pas son entreprise, Blanche avait plutôt, au cours de ses mouvements en Asie, et dont le dessin en boucle ne s'était jamais présenté sous forme d'objectif, recueilli ici et là des étoffes, dont les imprimés laissaient deviner de différentes inspirations selon les régions, de matières dissemblables et propres aux zones traversées, et particuliers même selon qu'un peuple vivait sur un versant d'une montagne ou sur l'autre, et des chutes de tissus glanées, ou reçues sous la forme de présent dont la trame s'étendait relativement aux dimensions des pièces, vint l'idée de coudre.

C'est sur les rives de l'Argoun qui, avec le Chilka, au nord-est de la Mongolie, devient le fleuve Amour au nord du massif chinois du grand Khingan, qu'elle expérimenta ses premiers points, tentant d'assortir plusieurs sortes de tissus, sans toutefois dépasser les prémices d'un patchwork, les formes demeurant de petites dimensions, mais au nord du Pamir, où à l'est commence la Route de la Soie, son idée se transforma, peut-être à l'approche de l'Europe, encore éloignée mais face à Blanche et dans la direction qu'elle prenait, et par des réminiscences de l'histoire de cette région et des oasis indo-européens implantés le long de la Route de la Soie à cette époque éloignée, peut-être cette Europe se faisait-elle sentir, tout au moins l'esprit de Blanche, son imagination, en réveillaient des parfums, et perçaient ces oasis, ces poches, comme pour en faire fuir quelque chose, du flou, une idée, qui se préciserait probablement, et qui pour l'instant demeurait hésitante, comme sa mise en œuvre, qui consistait, avec les étoffes, à fabriquer des vêtements de petite taille et dont les dimensions, en continuant son cheminement sur la Route de la Soie, s'amointrirent, pour au terme de cette voie, et entamant la descente vers Kaboul, devenir des habits de poupée.

Voilà ce que, dans son grand cahier d'écriture, Blanche relata, après sa fuite de l'Usine et le bond que l'inquiétude, aux paroles de Ray, provoqua. A moins que cette relation de voyage ne fût donnée par le narrateur, Antonin, mais non ; la rencontre a lieu autrement : deux paragraphes plus tôt, elle fuit, c'est en fait Ray qui voit, de dos, et réagissant à cette soudaine disparition, s'agiter la masse de cheveux blonds, frapper une épaule, puis l'autre, et alentours du corps, sur les flancs, les avant-bras gesticuler dans le vide et comme si ces membres eux-mêmes, à chaque apparition sur le côté du corps, soulevaient et rejetaient vers l'autre épaule la chevelure dense, et bien que la blondeur incline peu à l'épaisseur (peut-être est-elle brune alors, ou rousse, mais les éclats d'or du soleil renvoyés par l'ambre jaune des boucles infirment ces opinions), elle court, et la voyant disparaître à l'angle de l'Usine Ray cesse d'être visible sur le trottoir, et c'est au moment où elle relance sa course, dont l'angle des rues avait réduit la vitesse, que Blanche se heurte à Antonin.

L'homme est frappé par la ressemblance, immédiatement visible. Il pense à la poupée blonde près du coffre, au couteau, à Ray et à l'étrange connexité des événements, à laquelle ce dernier sera sans doute sensible et qu'il confrontera à sa vision de l'affût dont l'interprétation avait été contestée, tout au moins fléchie, par Antonin.

Ce dernier est donc revenu de son lointain isolement vers la ville où la poupée blonde a lieu, et vers l'Usine de la découverte, délaissant cette fois les autres poupées dont il se remémore, à la faveur de la brusque rencontre, l'existence et les mutilations que le bébé articulé et ébouriffé n'exhibe pas de manière exclusive. D'autres petits corps en effet, en Celluloïd, résine, porcelaine, en cire ou même en tissu empli de sciure, jonchent le sol, s'accrochent aux murs ou s'étranglent dans des boîtes trop étroites pour leur taille, privés d'effets pour la plupart, et qui, s'ils ne sont pas amputés, percés ou démembrés, se trouvent

attachés et fixés à jamais dans des postures évoquant d'atroces souffrances, comme la poupée mannequin dont on a, à l'aide de mèches de cheveux blonds, ligaturé chevilles et poignets sur un cercle métallique au diamètre inférieur à la taille de la poupée lorsqu'elle étend les bras et qui la force, le bas du dos creusé, à présenter très en avant — par rapport aux yeux — les fesses. La tête manque. Le cercle de métal est doublé d'un plus large, d'où se courbent vers l'intérieur des dizaines de boucles de cheveux. Aucune n'arbore de teinte blonde. Une autre de ces poupées fuselées subit une torture bien différente, et c'est pourtant encore chevilles et poignets qui souffrent de l'étreinte serrée d'une bande de fin papier glacé, le même qui emballe étroitement tout le buste, depuis le haut du cou jusque sous les fesses, et enveloppe d'ordinaire des sucettes rondes à la mode, dont le nom prononcé en Espagne invite à la fellation, et vendues partout 1,50 franc, sauf à un seul endroit : à la boulangerie la plus proche de la place Croix-Paquet à Lyon (1,30 franc).

L'homme se refuse à admettre toute notion de cruauté. Le sujet ne se sent aucunement responsable de toute connotation sexuelle qui serait inférée aux objets. Si la tête manque à la poupée écartelée — ainsi qu'à une dizaine d'autres poupées mannequins, sélectionnées pour la petite taille de la tête — c'est qu'elle a été utilisée pour un bouquet de tiges métalliques au sommet desquelles se substituait à la fleur un visage indépendamment ceint d'une chevelure brune, blonde, châtain ou rousse.

Ils se heurtent. Ils se rencontrent donc dans le paragraphe où Blanche fuit. Ce n'est pas dit à ce moment là, mais l'on peut avoir avec Ray la vision de la chevelure ; elle frappe une épaule, puis l'autre. Blanche court et dans sa disparition — conjointement à celle de Ray, qui se remet au travail dans la cour — elle percute Antonin. C'est à ce moment ; entre le trottoir du Cours vidé de toute présence et immédiatement après qu'il se passe quelque chose.

Antonin est censé se situer loin de l'Usine. C'est Léa, l'habitante de la chambre, qui grâce au téléphone, au terme du paragraphe où Blanche fuit, joint Antonin. Léa revient d'un déplacement en Turquie, où l'a conduit son travail et c'est en regagnant sa chambre qu'elle aperçoit la poupée blonde, qu'elle avait oubliée. Elle pose tout d'abord le gros sac, près de la penderie et contre le mur qui fait face à celui où est installée, près du coffre, la poupée, se laisse aller sur le lit en amenant sous la nuque un oreiller. La tête ainsi soulevée, elle regarde les peintures qui ornent les murs, moins pour en faire à nouveau l'étude que pour s'imprégner de l'intimité du lieu dont elle s'est éloignée quelques temps. D'ailleurs, elle ne voit pas seulement les toiles, mais aussi s'élever les meubles ; la penderie en bois, d'une teinte approchant celle de la commode en métal qui la joute, plus basse, et dont les six portes carrées sont demeurées closes pendant son absence ; une multitude d'objets l'encombre, placée autour d'une valise emplies de lettres, dans leur enveloppe pour la plupart, elles en soulèvent le couvercle, et rendent invisible, du point où Léa se situe, la surface supérieure. Elle pense à Antonin ; de manière vague, et pourtant insistante, comme avec la mer lorsqu'on se demande si elle monte ou descend, et qu'inlassablement cette idée revient, sans affliction, mais demeurant sans réponse tant, malgré le repère qu'on s'est fait, l'œil, l'oreille ou la pensée, sont attirés irrésistiblement vers la ligne lointaine où l'eau se jette, ou par la mer elle-même, son flux, qui vient effacer dans la mémoire la marque sur le rocher. C'est là que l'idée d'appeler Antonin vient. Ce dernier est informé des événements au sujet de la poupée blonde ; elle n'est plus visible aux abords du coffre.

Le débarquement de la métaphore avec la mer naît d'ailleurs de cela ; de l'inquiétude soudaine qui s'empare de moi en apprenant la disparition.

Pourtant, cette vision de la poupée semble impossible ; si Léa avait oublié le jouet, c'est qu'avant même son départ en Turquie elle s'en était séparé. Celui-ci encombrait sa chambre et occupait trop intensément son esprit. C'est donc une vision irréaliste qui surgit lorsqu'elle entre dans la chambre. Un souvenir, mais soutenu par l'imagination, qu'elle se propose aussitôt de chasser en joignant cette autre résurgence ; Antonin. Ainsi, elle l'informe de cette disparition, sans employer pour cela de précautions, d'une phrase sèche, squelettique

et qui demeurera ferme et sans voisinage, sinon celui d'un silence faisant trou dans la conversation entre eux.

C'est dans ce trou qu'Antonin va filer jusqu'à l'appartement où vit l'habitante de la chambre. Plus précisément, dans la ville où l'Usine se reconstruit, se transforme en habitation. C'est également dans cet espace, en tout cas à son voisinage, que Ray fait la connaissance de Blanche, les combinaisons de mouvements le montrent bien, puisque dans la fuite de Blanche se fait la rencontre avec Antonin, et que cette fuite se fait tout de suite après la confrontation avec Ray.

On sait que tout se passe au moment où nul n'est visible sur le trottoir, juste avant le heurt de Blanche et Antonin. Dans ce bloc de temps incertain. Si on retrouve l'homme juste après, interférant et bloquant la fuite de la jeune blonde, c'est donc qu'il a voyagé pendant le blanc de la conversation, dont la durée n'a pas été indiquée.

Comment douter de cela, puisqu'à l'instant Blanche et Antonin se trouvent face à face dans la petite rue qui longe l'Usine, qu'à l'intérieur de l'édifice résonnent les coups de masse que Ray s'emploie à donner sur un mur pour l'abattre, comme pour souligner l'exactitude de ce fait. Les séries de percussions rendent difficile l'entretien, et des bribes de phrases se dissipent dans le bruit, cela rend une retranscription fidèle du dialogue impossible. Pourtant, dans l'émergence des chocs sur le mur, on apprend — par la voix propre de la jeune blonde et non par celle du narrateur, dont on peut douter de l'authenticité du discours — avec Antonin, que la jeune blonde voyage. On connaît son prénom, cependant, par plaisir, ou pour des raisons inconnues, ce n'est pas celui qu'elle donne à l'homme, encore — peu de temps s'étant écoulé — fasciné par la ressemblance de cette fille avec la poupée disparue de la chambre de Léa. C'est peut-être ce regard, envoûté, ravi, qui l'incite à prendre à ce moment-là un autre prénom. Elle prétend se nommer Börtè. L'étonnante sonorité de ce nom en cet endroit du monde ne surprend nullement Antonin puisque, malgré le bruit de la masse à l'intérieur de l'Usine, il perçoit toutefois la voix, et dans cette voix les mots qui parlent des voyages en Asie, de l'attraction pour ces régions de steppes au nord de l'Altaï, et la connaissance qu'elle en a fait même concevoir à l'homme que la jeune personne possède des souches mongoles. Il voit son visage qui, si à première vue il ressemble à celui d'un voyageur, évoque plutôt le teint mat, cuit, les traits façonnés par le vent froid des steppes, durcis par le grand contraste des températures entre l'hiver et l'été, des habitants de ces régions. De plus, tout au début de sa fuite, elle a laissé échapper le doudou, qui la rendait moins robuste et la privait d'une nature résistante. Elle filait sur le trottoir, et ses avant-bras battaient l'air comme pour rejeter la masse de cheveux en arrière, déjà le linge lui avait échappé. Ray n'avait rien vu de la cour, du flou peut-être, et il s'était saisi de la masse, celle avec le long manche, pour la jeter une nouvelle fois contre une paroi. Cette opération, il l'avait déjà renouvelée ; on n'en finissait pas d'abattre des murs. L'un d'eux s'écroulait, on en rassemblait les derniers gravats, que déjà le projet, ou plutôt la décision d'en démolir un autre était prise. Et Ray se demandait comment, à ce rythme, se présenterait bientôt le volume, et si l'idée d'affaler des pans de parpaings et même de la mettre en œuvre lui plaisait au début il doutait maintenant qu'il faille tous les abattre, et du désert que par là il allait créer, où même les ruines s'effaçaient.

Ce paysage, il le faisait trembler en frappant, et l'écho de ces heurts se répercutaient dans l'atelier, jusque dans le garage, dont la porte, aux vitres opaques et, vibrait. Une des ondes de choc fit frissonner plus fort une des vitres, probablement moins bien fixée ou privée, plus que ses voisines, de mastic. Le grincement particulier produit par le frottement d'une vitre contre du métal lui donna l'occasion de souffler, et de regarder en direction de la porte du garage donnant sur la petite rue, la rue du docteur Papillon. Des formes floues s'agitaient derrière. Il crut reconnaître en l'une d'elle la masse blonde des cheveux de Blanche, mais ne put toutefois s'en assurer car aucun son ne lui parvint à ce moment. En revanche, dès qu'il se remit à taper, il entendit comme une voix, le son d'une voix, mais elle s'éteignait dès qu'il lâchait la masse afin de tendre l'oreille. Il reprenait ses coups et le son revenait, demeurait immobile et le silence s'épandait. Il récidivait, et la même chose se

reproduisait.

Privé de doudou, le corps de la jeune blonde se fit plus massif, les articulations plus épaisses et noueuses. C'est tout au moins la vision qu'en eut Antonin, et cette transformation se consolida sur la figure de Börtè. Elle perdit ses joues rondes de poupée et ses traits lisses, pour capter, de ses yeux luisant et perçant peut-être, un visage plus plat où les pommettes saillirent.

Börtè n'en conservait pas moins l'enfance de sa robe. Si on pouvait transformer son corps, la robe elle, demeurait la même. Peut-être parce qu'elle l'avait fabriquée elle-même, en tenant compte de ses propres formes. Ce n'est pas la seule d'ailleurs qui lui sied à ce point. Depuis son retour, la couture, la matière des tissus, gardent peu de secrets pour elle. Suffisamment toutefois pour continuer à coudre. C'est ce qu'elle fait maintenant, coudre, tous les jours, des vêtements de poupées, parvenant même à survivre grâce à leur vente. Un petit fabricant de ces jouets lui achète, un artiste, et qui lui laisse toute liberté dans la création des effets, et tel pourtant n'était pas le cas lors de leurs premières collaborations, mais le succès des habits auprès des amateurs, s'il ne changea rien à son travail d'artiste, transforma le devenir de ses poupées, ainsi que son œuvre, et ses collections puisqu'il les destinait à la vente. Ces poupées d'artiste étaient uniques, leur habillement devint propre à chacune d'elle, et quelques temps après la libre association de Blanche et de l'homme, on demanda d'autres vêtements, afin de créer une garde-robe aux jouets déjà acquis, ce qui ne se pratiquait nullement pour ces objets d'art. Bien entendu, les demandes se multiplièrent, et le travail de l'homme fut reconnu pour cette particularité que possédaient ses modèles uniques de faire suivre une collection de vêtements, originale également.

Je ne sais plus où ils se sont rencontrés, dans quelle ville, dans quelle partie du monde, Blanche emmenait ses affaires ailleurs, et cela tenait en deux ou trois sacs, trois sacs contenant des pièces d'étoffes déjà assemblées, ou formées, ou sur le point de l'être pour les effets de plus petite taille, et pour se vêtir elle-même. Avec l'hiver, la présence du soleil était moindre au dessus de l'horizon, et elle avait décidé de changer de lieu d'habitation, et si elle avait une vague idée du quartier où aller elle ne connaissait pas encore d'endroit exact pour s'installer. C'est ainsi qu'elle avait appris à connaître la ville en quelques mois, en changeant de quartier sans cesse, selon la saison, le voisinage et que son travail nécessitât de la moire, du cachemire ou de la panne de velours, elle s'approchait des ateliers ou des marchands afin de vite saisir les lots de chutes.

Cette ville, ce n'est pas qu'elle est inconnue ; c'est que Blanche en désignait les points qu'elle rencontrait, les zones traversées, ou témoins d'un de ses séjours, les hauteurs qu'élevaient les immeubles, ou certaines rives de cours d'eau, d'un nom propre à ce qui l'amenait là.

La voilà donc avec ses sacs devant une boutique dont on loue l'arrière salle. C'est une boutique sans nom et sans vitrine, où l'on perçoit, à travers des carreaux de poussière collée une forme humaine, inclinée sur une table et dont la clarté que des mains travaillent demeure floue, tant la taille de l'objet est réduite. C'est le bras d'une poupée qu'on lâche à l'entrée de Blanche, dont le contraste entre un visage presque adulte et des vêtements de fillette étonne. Le visage a voyagé, le corps subi des géographies contradictoires, cela crée un étrange décalage avec l'habillement, une sorte de zone où tout peut survenir, et qui rappelle un peu le blanc dans la conversation entre Léa et Antonin, ou même l'espace où l'on se trouve à ce moment du récit ; celui de la disparition de Blanche sur le trottoir du Cours Tolstoï. L'homme qui l'accueille s'avère être l'artiste aux poupées uniques. Il délaisse le petit bras pour tendre la main à la jeune blonde. Elle est intéressée par la location, et désire la destiner conjointement à un lieu de vie, et non seulement à un atelier. L'homme y consent, et cela est même parfait puisque l'endroit est troué de deux portes : celle donnant sur son atelier est munie d'un verrou du bon côté et l'autre ouvre sur l'extérieur.

La voilà donc qui ouvre ses sacs pour lui montrer ses travaux. Ils captivent l'attention de l'homme et l'enchantent, et l'incitent à en voir plus. Il repousse les membres éparés et les

troncs de ses jouets encombrant l'épaisse table métallique, afin que Blanche puisse étendre ses innombrables effets. Avant même son installation dans l'arrière-salle, on essaie l'une des petites robes, dont la taille semble convenir, à une poupée dont on a terminé les finitions la veille, esseulée sur l'une des quatre étagères surmontant la table (étagère qui joueront un rôle important). « C'est une merveille ». Il dit, et c'est ainsi, pour commencer tout au moins, qu'ils s'arrangeront pour le loyer. Ils travailleront ensemble et Blanche créera des modèles à partir des poupées qui, à mesure, se feront, et il y en aura encore d'autres, et ensuite c'est l'histoire de la collection, et des garde-robes que les amateurs réclament, et de la célébrité des poupées de l'artiste, du loyer oublié, du train dans lequel Blanche embarque afin de rechercher la compagne de ses jeunes années, cette histoire de fuite sur le trottoir de l'Usine et de disparition, puis du choc, physique, provoqué par l'interférence d'Antonin — situé à ce moment dans le vide altérant la conversation téléphonique, tout au moins dans le voisinage de ce blanc. Elle est vêtue à ce moment-là de cette robe indéformable (peut-être, comme on l'évoquait, parce qu'elle l'a conçue elle-même, telle d'autres, occupant un des sacs et qu'elle porte peu, mais dont chacune est un modèle, reproduit dans une taille plus vaste, créé à l'origine à l'intention d'une poupée et à partir de quoi elle réalisa un nouveau patron à ses dimensions).

Antonin ne parle pas de la poupée à Börtè. Tout au moins, il ne dit rien sur sa ressemblance avec le jouet, qui d'ailleurs s'est altérée par de sensibles modifications sur le visage. Du projet de Börtè il ne connaît rien, sinon la voie que mon imagination a ouverte, peu après la découverte. L'égaré du couteau, de la poupée, dont aucun témoignage pour l'instant n'établit de perte irrémédiable, cet égaré, a-t-il provoqué l'apparition tangible de la jeune blonde, sa réalité indiscutable ?

L'une habille et l'autre dévêt, tord, et Börtè harmonise. Elle cherche et lui découvre. Tous les deux disparaissent ; Börtè au coin d'une rue, Antonin dans un blanc lors d'une conversation. C'est là que la rencontre se fait. Ils s'entretiennent de tout sauf de ce qui les amène là, aux abords de l'Usine. De l'objet qui, pour chacun d'eux, est dans l'égaré, et dont l'intérieur est vide, sans trésor (cela a pu être évoqué). Par rien ni personne ils ne sont poursuivis, et c'est dans leur fuite qu'ils se rencontrent.

Ils se trouvent donc dans la petite rue, au coin, à proximité de la porte du garage de l'Usine, où au même moment Ray continue d'emplier la benne ou de donner des coups de masse. (Ces bruits, ils sont bien provoqués par des coups de masse). On sait aussi qu'à cet instant Léa se situe dans sa chambre, après son retour de voyage, elle s'installe sur son lit, elle est maintenant au téléphone avec Antonin. Aucun d'eux ne parle ; elle vient de lui apprendre l'invisibilité de la poupée, de manière abrupte, et Antonin demeure sans voix. Léa est également troublée, mais d'une manière différente ; elle est directement connectée au vide, là où il se passe tant de choses qu'elle ne discerne pas, il devient de plus en plus difficile de rompre le silence. Un grésillement laisse parfois croire à une reprise de la conversation, mais dès après le premier son on n'y croit plus, et même si l'oreille demeure à l'écoute l'esprit s'éloigne déjà.

La sécheresse de la phrase concernant la poupée, son absence soudaine, n'était pas de la provocation. De toute façon si Antonin était un peu plus curieux, il se serait inquiété auprès de Léa du devenir de la poupée, elle aurait peut-être continué sa phrase alors, sûrement, elle ne voulait ni provoquer ni mentir, ni jouer avec son désir, cette sorte de désir qu'il y a entre lui, la poupée, et le couteau. La poupée est privée d'articulations, enfin, elle en possède, disons qu'elle possède des hanches et des jambes par exemple, des membres souples qui permettent de faire adopter au jouet des positions, mais la matière dans laquelle elle est faite ne permet pas de garder la posture sans appui, et sans le mur dans son dos on n'aurait pas pu la tenir assise. Ce doit être de la porcelaine ou du tissu, ou est-ce que les membres disjointes du petit corps sont enveloppés tout ensemble dans un étroit fourreau dont on a cousu l'étoffe aux articulations, créant ainsi un simulacre de squelette ? Il faudrait vérifier, ça me paraît extrêmement important. Ce genre de précision est essentiel. Et le geste de vérifier serait aussi simple à exécuter que celui de Léa lorsqu'elle a poussé le jouet sous le

lit ; elle n'a même pas eu besoin de se baisser. Ça l'énervait de voir cette poupée traîner là tout près du beau coffre, elle qui les déteste. Elle a posé le pied sur les jambes, tiré, puis fait glisser le corps et l'a poussé sous le lit. Tout ça me paraît parfaitement simple, pas besoin d'en faire toute une histoire, tout un monde, et que s'installe ce blanc dans lequel on est empêtré, on patauge, comme Blanche lorsqu'elle a perdu un sac de chutes dans ce marais, du côté de la Mongolie orientale. Mais il ne faut pas tout mélanger.

Un des ennemis de Gengis khan s'y était embourbé dans ce marais, avec ses hommes, et les chevaux. Il était poursuivi par un des lieutenant du khan. Blanche s'est très bien souvenue de cet épisode mais après. Rien n'indiquait la présence d'une telle boue, et elle avait pu en sortir en prenant appui sur un des sacs plein de tissu trouvé en Chine, en remontant le long du versant est du Grand Khingan, en revanche elle n'avait pu récupérer ni le contenant ni le contenu. C'était fâcheux, et pénible, car cette étendue n'était pas mouvante, seulement une boue, et le sac était resté visible. Blanche s'était dit que c'était là aussi, sûrement dans ce marais, que s'était fait piégé le chef d'une tribu, Kéréit, probablement, et cela l'avait apaisée, et si elle s'était souvenue du nom du marécage, ou du chef, elle en aurait pris le nom, à l'exemple des Mongols qu'il était fréquent de voir nommer leur fils du nom d'un ennemi juré dont ils s'étaient débarrassés. Le sac était resté visible un long moment au milieu du marais en escaladant la montagne.

Et la poupée, comme enfoncée dans ce blanc, figée sans toutefois disparaître malgré son invisibilité. Bras et jambes écartés au milieu de l'espace, comme liés aux poignets et aux chevilles sur un cercle métallique et paraissant nue tant l'espace alentour est découvert, sans relief, sans que cette pure boue de silence n'entame la blancheur de ses vêtements, ni l'éclat de sa blonde chevelure. Sur quoi il est nécessaire de revenir. Précisément sur celles occupant les trois étagères qui en surmontent une plus basse dans l'atelier de la rue que Blanche a rebaptisée. Les planches sont en bois épais et rectilignes, brun foncé et enchâssées dans un mur de ciment qui seul les maintient. Leur longueur va décroissant, en une sorte de pyramide à l'envers et écimée. Une multitude de têtes de poupées tiennent l'espace des trois planches supérieures, rangées régulièrement, le visage tourné vers la vitrine de l'atelier, offrant donc de la table leur profil de trois-quarts gauche. Toutes disposent d'une chevelure, dont on a cru, bien sûr, tout au moins au début, qu'elle était classée, avec les autres, par ordre de teinte de cheveux. Il faut rester vigilant ; ce sont de telles choses qu'il ne faut pas laisser passer : elles se dispersent selon un autre ordre. Il faut essayer de voir comment elles sont réparties, et en arrivant, à la découverte de l'atelier, Blanche n'avait pas pris le temps et dans la précipitation avait ravi une vision qui n'appartenait pas à la disposition des choses : l'organisation par teinte de cheveux. L'homme avait lâché le petit bras et lui avait serré la main. C'est la première fois qu'elle rencontrait Antonin.

Après on sait ce qui s'est passé : ils travaillent ensemble, au bout de quelques temps Blanche prend le train afin de retrouver sa compagne, il y a le blanc dans la conversation qui fait fuir Antonin, l'Usine fait l'angle de deux rues, elle y disparaît, ils se heurtent. C'est alors qu'elle lui dévoile sa véritable identité : Börtè. Si elle a pris ce prénom, Blanche, c'est à la mémoire de sa poupée égarée, ou de ses jeunes années, elle la nommait ainsi à l'époque et jusqu'au jour où elle la quittait, à ce moment où elle l'avait enroulée dans un pantalon de son père et glissée sous la baignoire de l'Usine, du côté de la petite maison. Ils avaient dû quitter les lieux précipitamment, ses parents avaient refusé de s'encombrer et Börtè réussit à soustraire un vêtement au sac de son père afin de protéger sa compagne. Elle aurait préféré ne pas la laisser là aussi longtemps, mais ils avaient dû habiter à un autre bout de la ville, et lorsqu'un jour elle était revenue chercher Blanche, Börtè n'avait pu pénétrer dans l'Usine, on avait clos le lieu d'une chaîne, qu'elle avait aperçue dès le trottoir d'en face, ou même de la fenêtre du bus, lorsque celui-ci était passé devant l'édifice avant de ralentir pour s'arrêter ; l'acier brillant reflétait les rayons du soleil. Börtè traversa le Cours Tolstoï afin d'examiner cette nouveauté et cela confirma sa vision ; l'espace au-delà du grand portail devenait inaccessible. Un long moment elle demeura là, face à la chaîne brillante,

étréignant son doudou à deux mains, renouvelant mentalement la fuite avec ses parents, et imaginant ce qui avait pu se passer entre leur départ à cette époque et aujourd'hui, et si d'habitude aucune entrave ne s'opposait à son imagination pour fabriquer des légendes avec Blanche, ou que ces entraves étaient captées pour essaimer dans leurs aventures, rien ne rebondissait aujourd'hui de cet enchaînement. Elle poussa sur le battant, y appuyant sa main minuscule sur la porte à taille humaine découpée dans l'immense pan métallique. Rien ne bougea suffisamment pour qu'elle se glisse à l'intérieur et Börtè se mit alors à courir, négligeant le doudou, qui demeura suspendu à un accroc de l'acier. Elle disparut à l'angle du Cours Tolstoï et de la rue du docteur Papillon, et c'est au moment où elle reprit de la vitesse qu'elle se heurta à Antoine, un voisin de quartier qu'elle avait l'habitude de voir du temps où elle occupait l'Usine avec ses parents. Le garçon fut très surpris de la rencontrer là, après des semaines d'absence, des mois peut-être. Börtè avait soudainement disparu, l'Usine se dressait au même endroit mais dans le silence, elle paraissait davantage délabrée sans la présence de la petite famille et de sa copine. Antoine se remémorait les histoires de la fillette, sur l'empire des steppes, l'empire de Gengis khan, comme un peuple mongol Börtè était sortie de nulle part, avec ses parents, avait occupé les lieux pendant un moment, et tout saccagé à l'intérieur, puis ils avaient disparu tout aussi soudainement. Voilà que Börtè surgissait à nouveau de nulle part.

Elle ne parle pas de l'histoire de la poupée, que d'ailleurs elle n'a jamais mentionnée à Antoine. Ni à personne. Blanche est toujours restée à l'intérieur et si Börtè avait eu le bonheur de l'emmener le jour du départ, elle aurait voyagé dans un sac enfouie dans des couches de tissus dépliés et aérés afin de donner de l'épaisseur, du duillet et du rembourré. De surcroît, elle n'oublie pas que Blanche est cachée, même si dans son abri elle se trouve aujourd'hui enfermée derrière les lourdes portes transformées en mâchoires de piège. Si Börtè est séparée d'elle, le monde l'est aussi. Le jouet est au secret dont elle seule connaît la cache, et il est impossible que cela transpire. Mille fois il est couvert, enfermé, calfeutré et muré, même un labyrinthe ne garantit pas une telle protection.

Donc elle ne dit rien, et le silence, d'une part, et d'autre part les considérations qu'elle entend, demeurant immobile et muette face à Antoine, semblent encore consolider et parfaire le système de d'inhibition et de retranchement mis en place autour de l'objet. Et à mesure qu'elle enlève les possibilités d'approcher Blanche Börtè se reconforte. Aussi, lorsque, plus tard, elle rencontre Antonin elle prend le nom de Blanche qui aussitôt la prémunit de tout piège, de tout imprévu, sans besoin d'aucune réflexion puisque tout le processus fonctionne déjà avec ce nom. Il assure d'ailleurs pareillement cette fonction de manière parfaite lorsqu'il se dérègle : Blanche, découverte, demeurera sous la protection d'Antonin, et conjointement de Léa qui, trouvant la poupée trop visible, la dissimulera dans l'ombre vide occupant les dessous du lit. A croire que quelqu'un organise tout cela !

Antoine, de son côté, ne pose aucune question, sur le silence, la disparition puis la brusque apparition, et l'absence du doudou, que Börtè, pourtant déjà fillette, promène sans cesse avec elle. C'est un morceau de tissu qui n'est plus de son âge, et si Antoine ignore cette mesure du temps il voit bien les autres, à l'école, et sur le chemin pour s'y rendre, et plus tard lorsque les enfants se retrouvent dans le quartier, ceux de sa taille, de sa classe et même des classes inférieures : ils ne possèdent plus ce genre de tissu. Sans compter qu'il a toujours eu envie de l'embrasser, et que ce désir s'était éveillé déjà avec d'autres fillettes avant Börtè, qu'il n'était pas semblable et ne propageait pas la même chose dans son corps que lorsqu'il embrassait sa mère ou son père. Börtè était sûrement à peu près de cet âge, de l'âge de son doudou peut-être, et Antoine n'en connaissait que les vagues contours. Et si un événement avait pu lui indiquer de manière plus précise l'intervalle entre sa naissance et l'époque où ils fréquentaient le même quartier, cela n'établissait en rien son âge. Depuis deux jours il voyait — dehors et en classe — Börtè grimacer et parfois se tenir le ventre. De petites grimaces plissaient les yeux et réduisaient un peu sa bouche, mais, associées au geste de la main vers le ventre, elles semblaient plus lourdes sur un visage plus pâle que de coutume. Placé à ses côtés, il s'en était inquiété, et si elle n'avait rien expliqué elle avait, plus

tard, en dehors de la salle de classe, sollicité du jeune garçon que sa main se pose sur son ventre : une chaleur immobile l'apaiserait. Antoine s'était appliqué à cela, sans bouger. La dureté du ventre l'avait étonné et peut-être ce geste sans mouvement allait-il l'assouplir. Börtè ne dit rien, et le lendemain, à l'école, les grimaces figèrent à plusieurs reprises son visage. Il devint soudain extrêmement lisse en même temps que ses yeux se vidaient.

Tout va très vite ensuite ; Börtè incline la tête vers le sol, le visage et les yeux deviennent invisibles, dans la direction où ils se portent Antoine aperçoit les jambes de la fillette qui s'écartent, le bas de la robe se fronce sur le haut des cuisses, retenue et serrée par la main droite dont l'avant-bras se plaque sur le flanc, un liquide abondant et foncé s'écoule sur la courbe de la chaise en bois clair, verni, et dont l'armature métallique dans laquelle l'extrémité de la pente se trouve enchâssée forme un rebord, très étroit, mais qui suffit à la part du liquide la moins épaisse pour s'étirer dans les deux sens sur la mince saillie puis de joindre les bords de l'assise et s'écouler le long des pieds sur la peinture grise jusqu'au sol. Antoine voit les deux petites mares s'élargir autour de la base, et c'est à ce moment — lorsque l'arrondi de la mare aborde le sillon d'un joint du carrelage et qu'une épaisse ligne court brusquement dans les deux directions opposées — que Börtè tourne son visage vers lui, désespéré, et que le garçon lui tend le doudou, mais malgré le désordre et la déroute Börtè demeure figée, dans l'impossibilité de mettre en action aucun de ses membres, son visage demeure sans prise, son regard désert, sa main empoigne le bas de sa robe, Antoine est forcé de déplier le tissu de coton et de le glisser dans le haut des cuisses. Il se saisit maintenant du poignet de la fillette qu'il décolle du flanc afin d'amener le poing en deçà de l'aîne, lui couvrant ainsi les cuisses. Börtè ne modifie en rien sa posture, ni l'expression, ou l'absence de figure, sur son visage, et le garçon ne dit rien lui-même, il n'a pas lâché le poignet de la fillette qu'il regarde intensément. Et, à ce moment, dans la rue Papillon, ils se trouvent tous deux dans un regard identique, dans le monde formé par leur regard, semblable à celui qui s'est fait le jour des premières règles de Börtè à l'école, et cela n'a plus rien à voir avec les yeux. C'est ainsi que cet événement remonte en surface du monde créé par les regards conjoints, comme si cet événement était la seule nature qui l'anime, et qu'avant toute chose il faille la combattre, et étudier, de manière chirurgicale ce qui se passe. Sous peine de voir l'un et l'autre demeurer dans ce mutisme, de rester bloqué à ce moment du récit.

Tout ça pour une histoire de poupée. Léa pourtant, l'habitante de la chambre, demande une seule chose : que je la rejoigne. Alors que je fais mes petits exercices de mise en forme, afin de la garder — la santé, Léa, le récit, il n'y a pas des milliards de formes, ni des milliards de choses qui m'affectent. On pourrait croire que ça tourne en rond, mais ce n'est pas vraiment cela. Ça se passe au sein d'un espace aux limites floues, fluctuantes, on vit dans ce milieu et il faut faire bien attention à ce que la forme donnée ne soit pas fendue par quelque fâcheux, et surveiller aussi certains traits de sa nature qui pourraient, de l'intérieur, créer une rupture avec ce milieu. Heureusement je suis composé de choses simples et peu de choses ont de prise sur moi, je suis agi d'un remarquable inintérêt, et lorsque ce n'est pas le cas je n'ai plus ma raison. Il faut être extrêmement vigilant. Je me suis fait envahir par cette histoire de poupée, maintenant il est trop tard pour faire sans, c'est comme un eczéma qui pousse à la limite de mon habitat, toujours au bord et qui se déplace, et surgit, les hordes de Gengis Khan dirait Börtè, je tiens à toute ma tête. Je ai trouvé ce moyen pour tenter de soigner cette forme — pas ce qu'on lit, mais ce que je suis en train de faire — faire mes petits exercices de mise en forme, ainsi quand l'eczéma réapparaît aux abords de mon domaine je peux agir au plus vite, et si j'ai bien consolidé la forme me rendre rapidement sur les lieux de sa démangeaison. C'est important. C'est cela dont je m'occupe dans la vie, comme d'autres font cuisinier ou autre chose, et je fais parfois des rencontres, comme les cuisiniers, les facteurs, ou peu importe. Une fille qui fabrique des vêtements de poupées, un type qui fait ce genre de personnages, et comme je les aime bien j'essaie de voir ce qu'ils font, d'entendre ce qu'ils disent, mais on ne les entend pas toujours distinctement, alors de temps à autre je peux faire des erreurs, ils ont une petite voix qui peut disparaître à tout moment, pareille à la fameuse dermatose et ses hordes. Ce n'est pas que je me trompe dans ce qu'ils disent, c'est comme j'essaie de le retranscrire ; ce n'est pas tout à fait comme il faudrait.

Donc la poupée se trouve sous le lit dans la chambre de Léa, qui m'attend. Mais je fais mes exercices de mise en forme. La poupée se situe sous ce meuble, cette sorte de construction où les choses, à l'intérieur et à l'extérieur, reposent côte à côte, dans l'immobilité, où les mouvements ne se font qu'en vue d'opérations pratiques. La poussière même y est peu dérangée. Blanche est donc en sûreté, à l'abri de la lumière, des regards, des captures. Je ne suis pas allé voir ce qu'il en était. L'idée de la glisser dans la cheminée est passée depuis longtemps. J'aurais trouvé, à l'exemple de Börtè, un pantalon, et enrobé la poupée hermétiquement, puis enfoncé le paquet dans le conduit, après avoir enlevé le bouchon de papier journal. Cela aurait demandé un peu de force, à cause de l'épaisseur du tissu, il aurait fallu pousser et que cela se cale correctement.

Au moment de reboucher le fût, je m'aperçois que c'est une mauvaise idée, si j'opère ainsi il est nécessaire — si j'entends que les choses se passent comme je les vois, si je désire comme je les entends — que la poupée file hors du tuyau en suivant le mouvement du bouchon, que les nouveaux locataires ôtent afin de ramoner la cheminée ; c'est alors l'étonnement, le paquet tombe parmi d'épais morceaux noirs et épais, on veut s'en saisir avec précaution de peur de se tacher, et comme une espèce de bruine grasse s'échappe sans discontinuer du tuyau on s'empresse d'insérer à nouveau le bouchon, accroupi devant une cheminée sans regard, immobile, dont on sait qu'elle ne fera aucun mouvement. Une petite masse de cendres enserme le pied du chenet, puis, sous la barre horizontale menant au second pied et au milieu de deux lignes droites de cendres, un espace étroit laisse apparaître une partie des joints de la pierre à la base de l'âtre. Antoine ne dit rien. Le loueur l'a averti que la cheminée serait à ramoner, probablement. Ce n'est pas cela qui le privera d'emménager dans sa nouvelle habitation, son premier appartement, qui va l'éloigner du quartier où il a habité trop longtemps, passant chaque jour devant l'usine abandonnée avec l'incessant surgissement de l'image de Börtè dès l'abord du bloc. Elle avait bien disparu après leur dernière rencontre, il y a des années, et alors qu'il s'était attendu à la voir à nouveau, dorénavant accoutumé à ses surgissements, elle ne s'était pourtant plus rendue visible.

Avec circonspection — la face des chenets présentent une tête de chien, dont la dorure s'écaille intégralement sur les mâchoires et par fragments irréguliers sur les babines, tandis que les oreilles s'inclinent en direction du fond de la cheminée — la main d'Antoine s'approche, se saisit du paquet, dont il sent qu'il n'est pas seulement fait d'étoffe. Il emballe quelque chose. Longtemps enfermés et pressés dans le conduit les plis se relèvent lentement, exposant, selon le côté qui fait face et le sens dans lequel le pli s'est couché, un versant noirci, ou beige, écru, de la teinte du pantalon. C'est à ce moment qu'Antoine achève le mouvement, trop lent, du vêtement. Il le déroule. La ressemblance avec sa camarade d'école disparue le frappe, autant que la propreté dont est ceinte la poupée, l'éclat de sa chevelure blonde, l'absence de suie sur les paupières.

Ce n'est pas un endroit où l'on range ce genre d'objet, et un oubli, après une telle idée de localisation, est difficilement envisageable, et cela l'inquiète, le fait se déplacer dans l'appartement vide, quelqu'un a agi afin de dissimuler le jouet, c'est l'hypothèse la plus probable ; quelqu'un, qui était situé dans l'autre pièce, sur la droite de la grande ouverture, et qui face au pan de mur, avait la possibilité d'apercevoir la cheminée ; il était probablement assis et un coin du bouchon de journal débordait du conduit, et l'idée lui est venue d'y glisser la poupée.

Sur le sol d'une des chambres, la poussière ne s'est pas déposée de manière semblable à la surface du plancher, usé lui-même inégalement. Au bout du battant, lorsqu'on pousse la porte contre le mur qui fait angle, un rectangle de parquet est presque neuf, cela délimite une zone, de la taille d'un coffre, ainsi que sur la droite, où le bois brille dans un large rectangle tout le long du mur et qui se termine au coin en un carré plus large. Ces deux formes sont séparées d'une ligne de poussière brune — prise d'un peu d'épaisseur. Le reste du sol de la pièce est usé, comme poncé par d'incessants passages, qui l'ont rendu terne, sinon un vaste espace face à la porte, où devait se tenir un lit et qui, s'il est privé d'usure, est couvert de poussière, hormis — mais ce n'est peut-être qu'une illusion, tant la taille est réduite et peu nette — une silhouette, vague, mais dont on peut supposer qu'elle vient d'un corps minuscule. On peut d'ailleurs s'en assurer rapidement ; le plancher craque dans le couloir, c'est Antoine, il se dirige vers la chambre. Dans la main, la poupée blonde découverte dans le conduit un peu plus tôt, il entre, il pose la poupée sur l'ombre qui se détache du vaste rectangle de poussière, ombre dont les contours disparaissent, ou, plus précisément, qui s'affermissent, rendent plus nette la forme perçue précédemment, et qui donnent un relief, une chair, au vide qu'Antoine vient de couvrir. Mais ce n'est qu'un objet, immobile et rigide, et on sait qu'il ne percevra ni ne sentira rien, ces choses-là sont extrêmement dures, et on bute sur elles comme à un coin de rue.

Ces événements, dans la mesure où ils surviennent, ne sont sensés surgir que plus tard. Léa habite toujours la chambre. Ray, s'il est visible, et audible, à l'instant dans l'Usine, demeure locataire de l'appartement à la cheminée. Je suis au téléphone avec Léa, ou je fais mes exercices de mise en forme, ce qui est important c'est qu'une distance persiste. C'est dans ces distances qu'Antonin intervient ; dans le blanc de la conversation il se déplace et apparaît au coin de l'Usine, et Blanche en même temps, qui reconnaît l'homme : c'est l'artiste en poupées avec qui elle travaille et à qui elle dévoile son vrai prénom. Tout cela est clair, on sait où les personnages se situent, l'agglomérat de temps qu'ils forment. Ou l'éclatement nécessaire dont ils sont agis, d'où peut apparaître un personnage inconnu, comme un fragment de personnage existant, mais qu'on découvre traversant ce dernier, avec son propre présent, et non en tant que souvenir ou représentation. L'écriture ici n'étant qu'un agglomérat de présents.

La seule inconnue reste Antoine ; ce qui se passe entre le moment où il rencontre Börtè après son départ de l'Usine et celui où il devient locataire de l'appartement. Six ou sept ans se sont écoulés. L'Usine a continué à se délabrer, certains murs à se pulvériser, ce qui y était récupérable a été démonté, arraché, pour être revendu. Les accès à l'extérieur ont été supprimés, jusqu'à l'eau et l'électricité, cela n'a pas seulement été provisoirement coupé, mais éliminé des réseaux. L'édifice était frappé de démolition, et le 119, le lieu où il est

placé sur le Cours Tolstoï, n'existait plus. Si la décision d'abattre a été abandonnée, le lieu n'en fut pas moins effacé des cartes, et c'est frappée de disparition que l'Usine continua à se dresser dans le quartier. Esseulée elle aussi, et au sein même de l'isolement dans lequel était plongée l'Usine, la poupée s'est tenue là, sous la baignoire, dans ce laps temps. La partie sombre sous le galbe de la baignoire était encore, avant sa destruction, obscurcie par un habillage et c'est dans la partie antérieure de celui-ci, par un carreau de porcelaine brisé, que Börtè avait glissé Blanche. Elle avait dû faire vite. Dans la précipitation ses parents n'avaient pu emmener tout ce qu'ils avaient avec eux, et délaissé quelques objets ramassés ici et là. L'essentiel était les vêtements, et c'est là qu'on avait suggéré, suggéré fermement, de laisser sa poupée à la fillette. Elle avait alors agi rapidement, enroulant Blanche dans la première chose qui lui était venue sous la main, un pantalon, tassé dans un coin de la pièce, qu'on avait utilisé jusque là pour boucher une large fissure. Börtè comptait cacher la poupée dans les quartiers d'hiver, la cave, dont la petite taille et l'isolement dans la terre avait permis de vivre dans un climat tempéré durant la saison froide. On y avait même installé un chauffage au fuel, aux pièces dépareillées ; le père de Börtè l'avait échangé contre les tuyaux de cuivre qui filaient dans toute l'usine, et par une fente un peu large au coin du plafond on avait aplati le conduit et l'avait inséré dans un passage étroit vers l'extérieur. L'odeur du fuel était répugnante, surtout lorsque le feu devenait froid, les vêtements en étaient imprégnés, mais on avait bien chaud ici et Börtè, au bout d'un moment, était parvenue à maîtriser ses sentiments aux réflexions de ses camarades d'école. Elle s'était dit que Blanche, là, aurait bien chaud, même sans chauffage, pourtant, en passant devant la salle de bain et en voyant le trou dans l'habillage de la baignoire, une vision de la cave lui était venue. Aucun endroit n'existait en bas pour mettre à l'abri la poupée ; si l'obscurité y régnait, ne s'y dressaient que quatre murs, sans recoin, sans niche. Elle roula le pantalon et en plaqua l'extrémité sous le dos de Blanche, afin qu'il ne se déplie pas lorsqu'elle serait couchée, et glissa la poupée dans le trou, loin, au bout de ses doigts du côté fermé. Il y eut la voix de son père et elle retira le bras si brusquement que le bord saillant du carreau fendu arracha au membre un morceau de peau, qui demeura accroché à la porcelaine. Mais l'authenticité de cet incident n'est pas vérifiée, et il faudrait pour le certifier s'en entretenir avec Börtè, et se souvenir, lors de l'utilisation de la masse contre l'habillage — où un peu de sa chair adhérait — d'une plainte qui se serait faite entendre et si conjointement Börtè, alors du côté du Gobi, ou dans l'atelier de l'artiste, avait ressenti une douleur. Il faudrait aussi avoir le désir de la perforer d'une nouvelle plaie. Comment s'était-elle blessée ? Elle l'ignorait, ils avaient passé le grand portail tous les trois sur-le-champ, s'étaient mis à courir et c'est alors qu'ils croisaient l'angle de la rue Papillon que, de l'autre bout, Antoine les avait aperçus. C'était l'heure où il se rendait à l'école, et son chemin passait devant l'usine, ainsi, parfois, le garçon faisait le reste de la route avec la fillette. Mais il se passait quelque chose d'inhabituel ce jour-là et Börtè, accompagnée de ses parents, continua sur le Cours et l'occasion d'une rencontre s'effaça.

Lors du départ précipité, elle court, en tous cas tous les trois se déplacent avec rapidité et en croisant la petite rue Börtè aperçoit Antoine. On l'a vu : il se trouve à l'angle opposé du bloc. Il porte un sac sur le dos et va probablement à l'école. Ce n'est pas son chemin, disons qu'il y a plus court, mais il passe par là et cela plaît bien à Börtè ; ils ont ainsi l'occasion de se rencontrer et de faire le chemin ensemble. Elle trouve que, parfois, il marche d'une drôle de manière, comme s'il était resté un moment en station immobile et que reprenant brusquement sa marche un événement l'avait troublé ou sorti d'un rêve, ou d'un autre monde. Enfin, cela rendait sa démarche maladroite, mal assurée, et lui donnait un charme, que Börtè percevait depuis quelques temps. Elle avait grandi et savait comment ça se passait dans le corps des filles, tout au moins dans le sien, chaque mois, et elle n'avait plus eu besoin du doudou pour éponger la féminité du phénomène.

Bien entendu, pour donner une importance à l'objet, une patine plus solide, et même une pathologie à Börtè, et aussi une histoire à ce texte et pourquoi pas un signifiant, il aurait été bon que la fillette, lors de son départ, enferme Blanche dans le doudou. C'est ici justement ce qu'on cherche à éviter. De surcroît, le doudou, ainsi qu'il a été indiqué, se trouve être un

lange, démodé peut-être. Il provient d'un autre récit, et il n'a pas changé de forme, ni sa fonction, qui est d'intercéder. La taille est identique, la trame semblable. Il n'a pas d'histoire ; il est, comme il est ici, au milieu d'une autre. Il n'a pas de vie, et ce qu'il enregistre ne sont que torsions et froissements qui ne parviennent pas à le déformer ; sur lui, aucune trace, et qu'il aie épongé certaine quantité de sang ne sort pas de sa fonction. Le doudou intercède ici dans le devenir de Börtè, dans sa passion des tissus, des étoffes, dont elle aimera les tailles s'en approchant d'abord, puis qu'elle transformera. C'est qu'on tient à la bonne santé de Börtè, à l'instar des recherches de pathologie, on s'emploie à donner un mouvement à la jeune fille, et si cela n'est qu'une infime partie c'est agie de cela qu'elle devient insaisissable.

Au sujet du vêtement dans lequel la fillette a enroulé la poupée on est presque tombé dans le piège. Cela par manque de précision. Et c'est l'incertitude qui a permis d'éviter cela, les frêles murmures de Börtè, les doutes dans ce qui s'est passé et fait entendre, et notre vision myope. L'incertitude, et le souci de précision. Le pantalon utilisé n'est pas le pantalon du Père, pas plus que cela ne demeurerait celui de son père ; on a juste inséré cette masse dans la fissure d'un mur afin d'empêcher l'air de passer. L'hiver, lorsqu'on descendait dans la cave de la petite maison pour avoir plus chaud, la fissure demeurerait bouchée et le tissu ne devenait pas à nouveau un pantalon, le pantalon de Papa.

Donc, que s'est-il passé ? Antoine a vu passer Börtè, et ses parents. Elle courait. Au moment où il l'a aperçu le visage de la fillette faisait mouvement pour regarder face à elle. Elle a disparu au coin de la rue, et il l'a revue quelques temps plus tard, pénétrant cette fois dans la rue Papillon ; c'est là qu'ils se sont fait face pour la dernière fois. Il y a un trou de sept ans environ et on retrouve Antoine dans ce temps incertain où il visite l'appartement et découvre une poupée dont le visage, les vêtements et la chevelure, s'approchent de l'apparence de Börtè. Si ce temps est incertain, l'événement l'est aussi. Il semble ne se connecter à rien, et plutôt faire rupture. C'est que la supposition émise par le jeune homme en déplacement dans le logis vide et qui présentait un inconnu sur le bord de la grande ouverture, face au pan, d'où la cheminée était visible, et que l'idée d'y glisser la poupée excita, est la plus probable. Il y a en effet, sûrement, quelqu'un qui pense à cela, ou l'imagine, et en cela l'hypothèse n'est pas dénuée de sens. En revanche, cette idée ne produit aucune action sinon une dispersion autour d'elle, un ensemble de gesticulations, et demeure la résurgence d'une pensée que ce même inconnu avait eue, comme un souvenir, ou de l'imagination. D'où la rupture et l'impossibilité de connecter à rien l'événement, puisqu'il n'existe pas, et aussi ce trou de sept ans dans la vie d'Antoine qui n'en finit pas d'être obscur.

Tout est raté. Il est donc nécessaire de revenir sur les petits exercices de mise en forme. Ceux que je pratique, alors que l'habitante de la chambre tient à ma présence auprès d'elle, face au mur, un peu sur le côté de la grande ouverture qui donne sur la salle à manger et d'où j'aperçois la cheminée. Le coin de journal déborde du conduit. L'idée irréaliste de glisser la poupée dans le conduit ayant surgi lors des premiers paragraphes montre bien que tout est raté et à faire, que l'obscurité s'est creusée depuis, que je m'y suis égaré, avec le soutien néfaste de l'imagination.

L'installation dans la chambre de la poupée a suivi la frayeur de la glisser dans la cheminée. De ce jouet il semble impossible de se séparer depuis cet acte. Chaque possibilité est avortée, chaque rencontre bute à un coin de rue, toujours semblable, et la persévérance appliquée dans ces rencontres à faire fuir une sorte de personnages partiels, afin de ne pas perdre le fil de mon exercice, ni la tenue que ce dernier demande, et afin de rendre à une fillette ce qui m'envahit et lui est cher, cette persévérance même s'avère illusoire et infructueuse.

Il installe la table entre l'ouverture d'une fenêtre et une plus large qui donne sur la pièce à la cheminée. Sur la paroi d'un mur qui coupe en deux et en diagonale une pièce plus vaste. La table entre juste dans l'angle ouvert, devant un radiateur. Il y a un angle mort du côté de la fenêtre, c'est parfait. Ce dernier est prolongé en hauteur par une machine assez mince, posée sur la table, et les longs plis d'un rideau. C'est une zone où même un chat ne s'aventure pas, pas plus d'une fois, pourtant l'angle reste ouvert, le fond visible. Antoine y pose la poupée. Il la relève à l'aide du côté propre du papier journal qui tenait le fût clos, la déplaçant presque à bout de bras, il s'assied sur la chaise face à la table et il rencontre l'angle mort, et c'est là maintenant que se tient la poupée.

Ses doigts, ses mains sont couvertes de suie, de quelque chose de noir et qui souille, une matière entre les traces noires que laissent les chats au bas des portes, aux angles, et les doigts sur les touches des machines, les blocs de crasse qu'elles forment dans certains coins. Enfin, couvertes, il y a juste quelques marques, suffisamment noires pour ne pas parler de ténèbres, d'obscur.

Que faire avec la poupée ? Cette sorte de jouet ne l'a jamais inspiré, mais le lieu de la découverte, et le glissement de celle-ci de la cheminée dans sa vie, le soustraient à la joie que lui apporte son nouvel habitat, ses impressions d'émergentes libertés. La poupée est arrivée là sans qu'il ait le choix, et sa ressemblance avec Börtè ajoute encore, ou retranche quelque chose à ce monde qu'il sentait naître avec joie et désirait établir à partir de bases solides. Comme si la maîtrise qu'il comptait exercer sur sa vie, les espoirs entrevus, venaient s'engouffrer dans le trou formé par le surgissement de la poupée dans son monde, l'inquiétude que cela produit. C'est d'abord l'étrangeté qui l'éveille lors de la découverte mais rapidement, lorsque quelques temps plus tard il revient à l'appartement et redécouvre la poupée dans la chambre, étendue sur l'ombre lisse où il l'avait laissée, une attention inquiète le trouble, puis, avec l'installation de la table et l'apparition de l'angle mort, l'inquiétude le frappe. Et peut-être la peur, qui ouvre les espaces à l'égarément.

Placée là, c'est évident, la poupée n'est pas perdue ou oubliée, on peut penser tout au moins qu'elle ne le restera pas, à tout moment on peut se présenter à la porte afin de la récupérer, sans pour cela évoquer clairement son but et c'est cela justement, le geste un peu faux, calculé, que l'opération ainsi projetée demande, qui ferait aborder une nouvelle étrangeté, et une infiltration de l'inconnu chez Antoine.

Et c'est une telle agitation qui se présente. La porte s'ouvre d'abord sur un être. Il prétend se nommer Antonin. C'est un artiste, il fabrique en tous cas des poupées d'artiste, il rencontre des difficultés à exposer son travail oralement, et cela le prive de pénétrer dans l'appartement car Antoine se méfie. Il recherche, en pratiquant le porte à porte, des poupées anciennes, pour les voir. Antoine le fait entrer, et à sa manière de se déplacer, en évitant les carreaux de faïence descellés du béton et marchant donc sans un bruit dans le long couloir, tout de suite il semble évident que l'inconnu connaît les lieux. On l'arrête. Plus tard, c'est une jeune fille à la porte palière. Si les yeux éveillent quelque chose chez Antoine, il n'en tient pas compte, et ce qu'il pense d'abord être un souvenir, celui d'un regard, il le classe finalement dans l'imagination. C'est peut-être un souvenir, mais il faut le laisser passer et ne pas essayer qu'il s'accroche au présent. Et puis, le teint recuit, les cheveux très-noirs, raides ainsi que la frange bordant la limite des sourcils, la tête épaisse, tout cela s'éloigne de l'image émergée à l'ouverture de la porte, et l'image fuit encore lorsqu'elle annonce son prénom — Léa. Le heurt pourtant entre le souvenir, l'imagination et le réel, demeure présent ; quelque chose trouble Antoine, comme si l'être face à lui avait été composé de fragments divers que les connexions n'assemblent pas de manière homogène. Cela fait comme des petits chocs, des incidents entre les vêtements et le visage par exemple, ou entre la couleur des yeux et la teinte des cheveux, et cette frange qui vient comme pour tout déranger. Pourtant faite de cheveux raides, lisses et avec une ligne bien horizontale.

Mais Antonin, l'inconnu, continue de marcher. On le retrouve au milieu du chambranle, permettant que communique encore la pièce à la cheminée et celle où, sur le bord de la

table s'ouvre l'angle mort. Il est assis maintenant, tout proche. On lui demande de se lever. Non, il ne répond pas. Mais peut-être que cet événement se situe ailleurs, avant ; Antonin se trouve à la table, dans ce même appartement, on emmène les derniers objets, la surface, et le volume, sont vidés, et je ne cesse pas de faire mes petits exercices de mise en forme. Il n'y a plus de mouvement, Léa et Ray ont emmené les derniers cartons. Je finirais bien par me lever, puis il y aura quelques visites, Antoine, à qui le lieu plaira, les idées que donne une cheminée, l'apparition brusque de Blanche. C'est ainsi que la jeune fille qui se présente à la porte nomme la poupée, elle est à la recherche de cette sorte de jouet, pour voir leurs vêtements, prétendant que *Blanche* est le nom d'un modèle de poupée du début du siècle. Antoine ne dit rien. La jeune fille, d'abord insistante pour pénétrer, effectue un mouvement de repli puis lance un nouvel assaut, par surprise et la voilà devant soi, faisant résonner les carreaux descellés ici et là tout au long de la chape du couloir. Antoine tente de l'arrêter mais déjà la jeune fille et l'homme arrivé plus tôt se font face ; le buste tourné vers la table, Antonin a cependant tourné la tête. Ils se connaissent et ne feignent pas la surprise. Personne ne s'exprime au sujet de la poupée. Si Antoine se doute de la raison qui amène là l'homme et la jeune fille, ces derniers ne soupçonnent rien l'un chez l'autre et chacun d'eux ignore la découverte d'Antoine. Elle occupe l'angle mort. C'est là toute son histoire ; on se rappelle Börtè, en compagnie de sa poupée, retranchée du monde dans un squat ; l'enfouissement dans l'ombre du jouet, derrière l'habillage de la baignoire ; son isolement lorsqu'on constate qu'une chaîne empêche tout accès à l'usine, et ceux entre la porte entrouverte et le coffre, et sous le lit de la chambre de Léa ; l'intense présence de cet objet, dont pourtant est tue toute évocation claire par les intéressés ; l'utilisation de son prénom, ou du nom du modèle, par Börtè, qui fait pour la jeune fille fonction de retranchement, d'inviolable protection lorsqu'elle l'endosse ; on se rappelle aussi que j'ai finalement glissé Blanche dans le conduit de la cheminée, provoquant mon tourment, et si Antoine l'a découverte il s'est tout de suite inquiété de ce que pourrait déclencher cet événement, il s'est trouvé encombré par cette présence, et l'idée de protéger l'accès de l'appartement est venue immédiatement, tout au moins celle que des inconnus en contact avec l'objet pouvaient se présenter. Aussi, il n'est pas surprenant qu'elle occupe l'angle mort. Probablement que l'angle mort c'est cela, Blanche, la poupée. C'est cela les petits exercices de mise en forme dont je veux parler. Un trou noir, informe puisque fait d'inconnu, de surgissement, se trouve sans cesse dans une proximité agissante. C'est la peur qui pousse à la tentative de lui donner forme. Il n'y a pas d'alternative, de temps pour faire autre chose. Ou alors c'est Antoine qui, à l'apparition de la jeune fille, se trouve assis à la table. De cet endroit il ouvre la porte électriquement. La présence tarde à se faire entendre puis, enfin, le vantail grince, la faïence résonne aux pas de la jeune fille. Antoine l'identifie immédiatement ; c'est Börtè, son amie d'enfance. Il est impossible de ne pas la reconnaître, qu'elle se fasse passer pour quelqu'un d'autre. Sinon cette absence, pendant laquelle Börtè a voyagé aux alentours du Gobi, plutôt au nord, nord-ouest, jamais ils ne se sont trouvés éloignés. Il y a d'abord la vie dans le quartier où l'usine est située. Ce sont leurs premières rencontres, ils fréquentent la même classe à l'école, en fin d'après-midi ils sont encore dehors ensemble. Il la voit disparaître en courant le jour de la fuite avec ses parents, elle revient dans le quartier et ils se heurtent au coin de la rue Papillon et du Cours Tolstoï. C'est, avant bien longtemps, la dernière fois qu'ils se croisent. Alors qu'elle voyage, ramasse des chutes de tissus délicats en Asie, puis que l'inspiration de les assembler et d'en faire des vêtements de poupées se fait jour, Antoine sillonne son pays, allant de ville en ville. C'est lors de ces parcours en train, le menant d'un endroit à l'autre, que l'idée vient de fabriquer des poupées, tout au moins de former une tête avec une matière malléable dont il ne saura jamais le nom. C'est en tous cas sa première tête de poupée, et c'est surtout à ce souvenir qu'il tient. Il en fait une autre, une seconde plutôt ; c'est qu'elle ressemble à s'y méprendre à celle conçue dans le train. Ensuite il se déplace moins souvent et se met à une création plus intense et plus étendue ; des petits bras maintenant sont moulés, des jambes et des bustes sculptés. Toutes les poupées possèdent un visage semblable, des traits identiques, avec

chaque fois quelque chose qu'on peut voir — mais seulement si on a constaté la grande ressemblance dans la figure des objets — comme un dysfonctionnement chez l'une ou l'autre, car chacune est unique, et si le modèle est clair dans l'esprit d'Antoine les rencontres faites pendant l'exécution et le temps qui, allié à son imagination, déforme, l'empêche de reproduire tout à fait l'image de Börtè, celle vue à l'école et du côté de l'usine.

Il commence à vendre quelques unes de ses créations, se fixe dans une ville, il installe un atelier. C'est là que Börtè se présente à lui. Elle est transformée, les géographies l'ont rendue méconnaissable. Sa chevelure même, qu'elle avait blonde et bouclée, est faite de cheveux raides et noirs. Dans le regard, Antoine accroche bien quelque chose, mais lorsqu'il porte ses yeux sur les dizaines de visages de Börtè répartis sur les étagères, en pyramide inversée, il rencontre un œil immobile, sans expression, identique à ceux rangés en vrac dans une boîte, en attente de visage. Il ne la reconnaît pas, fasciné de surcroît par les petits vêtements que Börtè fabrique et, dès l'instant qu'elle lui montre, il les voit déjà portés par ses poupées. Börtè, de son côté, si elle a identifié l'homme, n'en dit rien. Cela jusqu'au jour où elle se rend à l'usine afin de prendre des nouvelles de Blanche ; lorsqu'elle y parvient Antoine l'a précédée, peut-être ont-ils voyagé dans le même train et que le temps passé à s'entretenir avec Ray permet à Antoine, qui emprunte un chemin détourné, d'arriver au moment où elle passe l'angle de la rue. C'est à ce moment-là qu'il la reconnaît puisque la veille encore ils travaillaient ensemble dans l'atelier, et là aussi elle lui dévoile le prénom donné à sa naissance, Börtè. Elle lui apprend tout au moins que son apparence est liée à ce prénom et à la Börtè qu'Antoine a connu fillette ; tout cela forme une seule et même personne.

Cette découverte le trouble. Il décide d'aller habiter dans la ville où est située l'usine, là où il rencontre, reconnaît Börtè. C'est Léa qui l'accueille pour la visite de l'appartement ; elle se trouve étendue sur le lit dans sa chambre, elle rentre de voyage. D'abord hésitante elle décide, agacée du silence téléphonique prolongé et angoissant, de raccrocher le combiné. A ce moment la sonnette de la porte d'entrée retentit. Ray, qui occupe une autre pièce de l'appartement, est déjà dans le couloir mais elle le précède. Il continue toutefois à se déplacer dans le passage étroit car il sort pour se rendre à l'usine. Ray évite l'homme, il marche sur le palier, disparaît dans l'escalier. Sa présence ne sera plus évoquée. D'ailleurs, c'est tout juste s'il s'est laissé voir en se faufilant.

Léa est suffoquée par ma présence à la porte palière. Ou peut-être par l'étendue, la durée du silence au téléphone, qui m'a permis de me déplacer. Elle me demande si je suis là pour elle, pour la poupée, l'appartement, mais je ne répond pas et me dirige dans le long couloir, sans aucun bruit, vers la pièce à l'angle mort, à côté duquel je m'installe.

Je suis en train d'écrire à Börtè, je termine une lettre qui explique la découverte d'une poupée, par quoi je suis traversé, essentiellement des désirs qui s'égarer, renoncent, je tente d'être extrêmement précis à ce sujet, de coller au réel, j'essaie de m'y tenir avec des petits exercices de mise en forme, de dire comment j'ai trouvé la poupée, ce qui se passe aussi lorsque je la découvre sous la baignoire, et que cette dernière maintenant que l'usine est transformée a été déplacée dans l'ancienne cuisine, qu'une trappe donne accès à la partie située derrière l'habillage. J'y glisserai Blanche tout à l'heure et pour la protéger de mon imagination j'habiterai dans un petit appartement, ailleurs, une chambre, je resterai aux aguets bien entendu.